

La Sainte Cène

Ernest Kevan



EUROPRESSE

1 *Un mémorial*

Il peut paraître particulièrement surprenant que celui qui a été racheté de la condamnation de ses péchés ait un jour besoin qu'on lui rappelle une telle transaction bénie ! Mais le Seigneur connaît si bien la faiblesse de notre cœur tortueux qu'il a pris les dispositions nécessaires pour que nous nous souvenions de son sacrifice pour nous. Il semble étrange que nous puissions oublier une chose si capitale mais, si nous sondons notre propre cœur, nous y découvrirons la nécessité d'un tel rappel.

Le chapitre 22 de l'évangile selon Luc contient l'un des récits de l'institution de la Sainte Cène et, au verset 19, nous trouvons les paroles qu'on cite pratiquement à chaque fois que nous nous réunissons autour de la table du Seigneur : *«Faites ceci en mémoire de moi.»*

Vous connaissez ces paroles sans doute par cœur et vous savez que l'apôtre Paul les cite de nouveau en 1 Corinthiens 11:24,25. J'aime à méditer les circonstances au cours desquelles, au fil du temps, les serviteurs de Dieu se sont souvenus de la mort du Seigneur. Il y eut d'abord, à Jérusalem, la chambre haute aux portes verrouillées ; puis la fraction du pain dans les maisons, quand les disciples prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Vinrent ensuite les catacombes de Rome, au temps de la persécution. Les croyants dans le monde entier, en liberté comme sous la persécution, se sont souvenus avec fidélité et joie de la mort de leur Seigneur.

Au début de notre étude, nous remarquerons que :

I. Ce mémorial nous est commandé

Il ne s'agit pas seulement de quelque rite sentimental que l'Église aurait institué, mais Christ nous l'ordonne et nous donne son autorité pour le pratiquer.

Il se trouve que seuls Luc et Paul rapportent les mots : «Faites ceci en mémoire de moi.» Cette expression appartient sans doute à une tradition de l'Église primitive. Ceci ne diminue en rien son autorité car, même si une déclaration n'apparaît qu'une seule fois dans la Bible, elle en revêt néanmoins toute l'autorité. L'Église voit en ces paroles le désir de Christ d'instituer de façon permanente ce rite de commémoration.

Ainsi, en confirmation de cela, cette ordonnance devint une pratique régulière de l'Église au cours des siècles. En Actes 2, nous avons le récit de la première occasion où le peuple de Dieu obéit à ce commandement. Le verset 42 dit : «Ils persé-

véraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières.» Puis, au verset 46 : «Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu... » Au chapitre 20, nous trouvons un autre aperçu de la pratique de l'Église primitive dans ce domaine en apprenant que les chrétiens avaient coutume de se réunir le premier jour de la semaine. Nous lisons : «Le premier jour de la semaine, les disciples étant réunis pour rompre le pain... » (v.7) En 1 Corinthiens 10, se trouve une référence à la Sainte Cène qui permet de penser qu'elle se tenait régulièrement. «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang de Christ ? Le pain que nous rompons (une allusion à la pratique de l'Église primitive), n'est-il pas la communion au corps de Christ ?» (v.16)

Remarquons aussi en passant que, dans le grec, le temps du verbe «faites» suggère la répétition. Il s'agissait de quelque chose qu'on faisait, et qu'on refaisait continuellement. Vous connaissez bien les mots du texte de l'institution de la Sainte Cène en 1 Corinthiens 11:26, où Paul utilise l'expression : «Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe.» Il semblerait, d'après le chapitre 2 du livre des Actes, qu'ils célébraient la Sainte Cène chaque jour. En revanche, d'après Actes 20:7, il apparaît que cela devint par la suite une pratique hebdomadaire qui avait lieu le premier jour de la semaine.

Le fait que Paul eût à faire face à des excès relatifs à la Sainte Cène indiquerait qu'il s'agissait déjà d'une pratique bien établie. Au chapitre 11 de la première lettre aux Corinthiens, Paul estime nécessaire de reprendre ces derniers à cause des abus qui se produisaient lorsqu'ils observaient la Cène. Puis il explique le

sujet de sa réprimande : «Car, quand on se met à table, chacun commence par prendre son propre repas, et l'un a faim, tandis que l'autre est ivre. N'avez-vous pas des maisons pour y manger et boire ? Ou méprisez-vous l'Église de Dieu, et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien ? Que vous dirai je ? Vous louerai-je ? En cela je ne vous loue point» (vv.21,22). Dans la mesure où notre histoire de l'Église primitive et la tradition peuvent nous éclairer sur ce point, il semble qu'il y avait à Corinthe un lien entre la Cène et ce qui la précédait, qu'on appelait l'Agape, ou «festin d'amour». Il y avait en fait si peu d'amour dans cette église, que les riches se groupaient à un bout de la table et mangeaient somptueusement tandis que les pauvres s'asseyaient à l'autre bout et se contentaient de leur maigre portion. Il n'y avait aucune communion dans ce «festin».

Puis, immédiatement après ce prétendu «festin d'amour», venait la participation à la Sainte Cène. Les deux choses se contredisaient mutuellement. Ce ne sont pas tant ces abus qui nous intéressent ici que le fait qu'ils permettent de comprendre que, de toute évidence, l'Église primitive s'engageait régulièrement dans la pratique de ce mémorial, et cela sur l'ordre même du Seigneur.

De plus, les premiers chrétiens avaient reçu ce rite comme une charge, comme une responsabilité. Au verset 23, Paul utilise un mot intéressant : «J'ai reçu du Seigneur», dont on se servirait normalement pour dire qu'on a reçu de quelqu'un une responsabilité qui nous engage de manière solennelle. Paul dit avoir reçu directement une parole du Seigneur, ce que renforce également le verset 23 par la position du mot «je», sur lequel le grec met un accent particulier. Ainsi, nous pourrions paraphraser cette accentuation ainsi : «J'ai *moi-même* reçu du Seigneur ce

que je vous ai enseigné.» Nous ne savons pas avec certitude si l'apôtre Paul se réfère ici à une communication que lui aurait faite le Seigneur lui-même, ou s'il parle des instructions qu'il avait reçues de la part des disciples du Seigneur. Pourtant, le fait même qu'il mette l'accent sur le pronom personnel pourrait suggérer que, d'une certaine manière, le Seigneur le lui avait communiqué en personne. Alors, ce «moi-même» que nous ajoutons caractériserait particulièrement bien sa pensée. «J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné» indique que cela faisait autorité. Ainsi, de par les paroles mêmes de l'institution et par la pratique de l'Église primitive, nous apprenons que, chaque fois où nous nous assemblons autour de la table du Seigneur, nous accomplissons ce qu'il nous a commandé. Notre participation à la Sainte Cène découle de l'autorité du Seigneur lui-même.

Le moment est peut-être bien choisi, dans notre considération de la Sainte Cène, pour remarquer les termes qu'on utilise pour désigner ce rite particulier. Tout d'abord, nous relevons celui qu'on trouve en 1 Corinthiens 11:20, «le repas du Seigneur». Il n'existe probablement pas de meilleur terme pour désigner cette commémoration.

Les chrétiens ont pourtant davantage coutume, du fait de l'influence latine sur notre langue, d'utiliser l'expression que nous avons abondamment employée jusqu'ici, à savoir : «la Sainte Cène». Mais cela revient au même, puisque «cena» n'est que l'expression latine pour désigner le repas du soir. Bien entendu, les chrétiens, ceux qui appartiennent à Christ, ne commémorent pas n'importe quel «*repas du soir*», mais seulement celui qui précéda la mort de leur Sauveur, durant lequel il institua cette pratique dont il est question maintenant. Ainsi, elle n'est pas

seulement la «Cène», mais la «Sainte Cène», montrant ainsi son caractère particulier et spécial.

Une page plus haut, en 1 Corinthiens chapitre 10, nous trouvons une autre expression. Il s'agit du mot «communion» (v.16). Il traduit le terme grec *koinonia*, qui signifie «partager». La «communion» est le fait d'appartenir ensemble au Seigneur Jésus et rappelle que nous ne sommes pas en Christ individuellement, mais de manière communautaire. En lui, nous partageons les uns avec les autres. Dans ce contexte, le mot «communion» ne se réfère pas tant à ce que nous pourrions appeler notre communion «verticale», notre relation directe et intime avec le Seigneur, qu'il indique notre union les uns avec les autres en Christ. Nous nous pencherons sur cela un peu plus en détail par la suite, lors de notre examen de l'expression «communion fraternelle». Voilà donc le second mot : la «communion». Nous utilisons couramment ce terme dans nos églises, mais peut-être en oublions-nous parfois tout le poids et la signification.

On peut encore citer deux autres façons de désigner la Sainte Cène. Actes 2:42 l'appelle : «la fraction du pain», et 1 Corinthiens 10:21, la «table du Seigneur». Le terme que nous utilisons pour désigner cet office importe peu. Que nous l'appelions «Sainte Cène» (ou repas du Seigneur), «communion» ou «table du Seigneur», tous ces termes le désignent de façon appropriée.

Dans la suite de l'histoire chrétienne, l'Église en vint à appeler ce rite l'«eucharistie». Ce mot n'a rien de mauvais en soi-même, puisqu'il signifie tout simplement *rendre grâces* et reflète l'impression que la principale caractéristique de l'institution de cette cérémonie fut l'action de grâces offerte par le Seigneur Jésus. Quelle action pourrait davantage transporter notre cœur lorsque nous participons à la table du Seigneur que

de rendre grâces ? Peut-être ne participons-nous jamais aussi bien à la Sainte Cène que lorsque nous élevons nos cœurs dans l'action de grâces. Ainsi donc, même si maintenant ce mot «eucharistie» désigne dans la conscience populaire la conception d'un «rituel», n'oublions jamais sa douce simplicité : c'est une action de grâces.

Ne perdons pas de vue, toutefois, que nous observons cette commémoration parce que nous en avons reçu le commandement. Quand nous nous réunissons de la sorte, ce n'est pas seulement selon notre propre désir, mais parce qu'il nous a été commandé de le faire. Malheur au chrétien qui néglige la Sainte Cène !

À moins que nous n'ayons une bonne raison de nous absenter, malheur à nous si nous partons quand la table du Seigneur est apprêtée ! Comment pouvons-nous, pour quelque raison domestique ou sociale de moindre importance, quitter la maison du Seigneur quand sa table y est dressée ! Comment pouvons-nous tourner le dos au repas du Seigneur ! Il s'agit d'un commandement.

2. Un mémorial visible

Nous voyons aussi en cela la bonté du Seigneur. La forme de cette commémoration s'accorde à notre faiblesse. Nous avons besoin de *voir*, nous voulons *toucher* ; nous ressemblons bien à Thomas qui disait : «Si je ne vois... je ne croirai point.» Cette sorte de remarque ne trahit pas forcément l'expression d'une profonde incrédulité, mais peut-être s'agit-il de ce désir instinctif d'être aidé par les sens physiques. Le Seigneur connaissait

parfaitement notre besoin dans ce domaine et c'est pourquoi il nous a donné ce mémorial visible.

*«Le sang qui a coulé pour le péché,
Nous en voyons le symbole ici ;
Nous contemplons en ce signe béni
Ton grand amour pour tes rachetés.»*

Ainsi, ces objets visibles et tangibles servent d'écrin à la vérité de notre salut. Dans sa grande bonté, le Seigneur a prévu ce signe externe afin de toucher notre perception spirituelle au travers de nos sens physiques.

L'histoire sainte regorge de tels signes externes à l'usage de nos sens. Passons un peu de temps à en faire une brève récapitulation.

Lorsque Dieu établit son alliance avec Noé, il lui dit : «La prochaine fois que tu verras l'arc-en-ciel, souviens-toi que tel est le signe que j'établis entre nous pour te rappeler que je ne détruirai plus jamais le monde par un déluge» (*Genèse 9:17*). Et, chaque fois que Noé voyait l'arc-en-ciel, cela servait de témoignage à ses yeux.

Puis il y eut le repas pascal lui-même, avec lequel la Sainte Cène a des affinités si étroites. Les Israélites devaient observer la Pâque et, à chaque fois, ils devaient relater le récit de la délivrance que leur avait accordée le Seigneur afin de s'en souvenir. La fête des Tabernacles, au cours de laquelle le peuple vivait et dormait dehors sous des tentes de feuillage, lui rappelait également, par un souvenir visible, sa vie de nomade et son voyage à travers le désert. Rappelons-nous aussi la verge d'Aaron et le pot de manne déposés dans l'arche de l'alliance en souvenir de

ce que le Seigneur avait fait. Enfin, dernier exemple de ces signes externes que nous citerons, il y eut les pierres de témoignage que Josué prit dans le Jourdain. Ces pierres, entassées en un monument silencieux, parlaient cependant tout autant qu'un prédicateur éloquent.

Puisque nous considérons la Sainte Cène comme un souvenir visible, nous pouvons donc tirer de cela la conclusion que nous devons prendre les choses comme elles sont, et observer exactement ce commandement avec ces signes externes, visibles et tangibles.

Je pense qu'il nous incombe de préserver la simplicité de la forme de ce rite. N'est-il pas remarquable que l'objet de la première attaque de l'adversaire contre l'Évangile au cours de l'histoire se soit située au niveau de la forme des deux sacrements bibliques : le baptême et la Sainte Cène. Celui qui corrompt l'un ou l'autre de ces commandements obscurcit ou fait même disparaître la claire représentation qu'ils donnent de l'Évangile. Je crois qu'il nous faut voir l'un des maux de l'Église chrétienne d'aujourd'hui dans le succès avec lequel l'adversaire a obscurci la signification du baptême d'abord, et ensuite de la Sainte Cène. Toutes les sophistications introduites dans la Cène jusqu'à en faire presque un culte idolâtre (comme chez les catholiques romains et d'autres confessions similaires), détruisent sa simplicité destinée à aider notre vue et notre compréhension. Pour cette raison, assurons-nous de préserver la *simplicité* de la table du Seigneur, d'observer rien de *moins* que ce que nous a commandé le Seigneur, ni rien de *plus*.

Que sont donc les éléments qui constituent ce mémorial visible ? Ce sont des symboles commémoratifs. «Ceci est mon corps» n'indique pas une identité, comme l'enseigne Rome et

comme Martin Luther continua de le soutenir, mais une représentation. Si je tiens à la main une photo, et que je vous dise : «C'est mon épouse», vous n'irez jamais penser que ce morceau de papier cartonné est, en soi, mon épouse. Il faut tenir compte des libertés de la langue. Je crains qu'à cause de notre conviction dans l'inspiration plénière de la Bible, nous ne l'interprétions souvent de manière très bornée. N'est-il pas raisonnable de penser que les écrivains bibliques ont utilisé le langage de manière tout aussi vivante que nous le faisons nous-mêmes ?

Nous émaillons presque toutes nos phrases d'expressions métaphoriques et, si on devait prendre au pied de la lettre tout ce que nous disons, quelle confusion s'ensuivrait ! Si quelqu'un dit «être tombé dans les pommes», personne ne pensera qu'il a eu de la chance de se trouver sous un pommier. Quelqu'un d'autre, dira-t-on, a réussi à l'examen parce qu'il a reçu «un bon tuyau». Personne ne va lui demander s'il s'agissait d'un tuyau en cuivre ou en plastique. La métaphore fait partie de notre langage et je suis convaincu que nous avons grand besoin aujourd'hui de réexaminer nos principes d'interprétation de l'Écriture.

Dans ces mots de l'institution de la Sainte Cène, sans aucun doute, nous voyons un exemple d'expression métaphorique appartenant à une façon de parler normale et vivante. Il est clair que cela ne veut rien dire d'autre que : «Cela *signifie* (ou représente) mon corps.» Si vous voulez un argument convaincant à ce sujet, en plus du principe qu'on peut déduire de l'utilisation générale du langage, vous le trouverez en 1 Corinthiens 11:25. Paul y rapporte : «De même, après avoir soupé, il prit la coupe, et dit : cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang.» Évidemment, la *coupe* ici n'était pas l'*alliance* mais le *symbole* de l'alliance, le signe et l'expression de l'alliance. De plus, toute

interprétation matérielle disparaît devant le fait que le Repas eut lieu *avant* la Passion, tandis que le Seigneur était toujours dans son corps. Le pain et le vin sont donc des *signes* et, par eux-mêmes, ils ne sont rien de plus.

Mais soyons prudents. Cela ne signifie pas que la commémoration ne soit rien de plus. Il ne s'agit pas là de gestes sans signification. Ce n'est pas parce que les éléments, le pain et le vin, sont des signes, et rien d'autre, qu'il faut en déduire qu'il n'y a rien de plus dans le rite. C'est ce qui nous amène à une troisième pensée. Le repas du Seigneur est :

3. Un mémorial qui fortifie

On ne peut imaginer que l'accomplissement de ce commandement n'ait pas été prévu par le Seigneur comme un moyen de grâce pour nous. S'il est vrai que les éléments ne sont rien de plus que des signes de notre rédemption, la cérémonie elle-même n'est pas *uniquement* une commémoration. J'insiste sur le mot «uniquement». Je suis persuadé que le point de vue de Zwingli¹ sur la Sainte Cène, quelle consiste en une commémoration dans la signification des éléments, est parfaitement correct. Mais, nous nous élevons au-dessus des éléments. Le service n'est pas complet simplement avec le pain et le vin. La foi active du croyant, quand il prend les éléments, revêt une immense signification. Il se nourrit du Seigneur Jésus-Christ lui-même. Et donc, tandis que les éléments ne constituent que des symboles, le repas dépasse l'aspect symbolique. C'était Charles Spurgeon (sur l'orthodoxie duquel je me permets de m'appuyer) qui exhortait son assemblée, dans un de ses sermons sur la Sainte Cène, à